

## Giuseppe De Rita - Président de la Censis

Congrès « La richesse des années » – le 29 janvier 2020

### *L'ère de la longévité*

J'ai choisi d'utiliser le mot longévité dans le titre de mon rapport pour suggérer un changement de langage : parler de la vieillesse, en fait, donne un sentiment de lourdeur ; le mot longévité, en revanche, nous fait comprendre qu'il y a une vie jusqu'à la mort et donne un sentiment de force.

Pendant des siècles, les personnes âgées ont été considérées comme un fardeau, une difficulté. Lorsque les Phéniciens, plus de 1000 ans avant Jésus-Christ, sont arrivés en Sardaigne, dans une île aujourd'hui développée, mais alors probablement beaucoup plus arriérée, ils ont importé leurs us et coutumes. L'une d'entre elles était que les anciens - à l'époque, cela signifiait les personnes de plus de 40 / 50 ans - devaient être tués parce qu'ils étaient considérés comme un fardeau et ne devaient donc pas continuer à vivre. Ce n'était même pas une euthanasie, une mort douce, mais juste un sacrifice vulgaire et sanglant qui a été fait dans la croyance qu'il donnait à la société une richesse vitale que les anciens ont en quelque sorte volée. Homère, 1000 ans avant le Christ, a raconté tout cela et a dit que les Sardes, qui sont un peuple fier, allaient au supplice avec un rire entre ironie et mépris, précisément parce qu'ils étaient dégoûtés par cette façon de traiter les personnes âgées. Depuis lors, ce rire est appelé "sardonique".

Je pars de si loin pour dire que le discours sur les personnes âgées n'est pas né maintenant, mais qu'il naît de la relation entre ceux qui veulent continuer et ne ressentent pas les contraintes du passé et ceux qui, au contraire, représentent ce passé avec ses fardeaux, ses maux et ses difficultés, mais qui veulent d'une certaine manière rester dans le jeu.

Que s'est-il passé dans ces années, dans ces siècles : pourquoi aujourd'hui l'idée que les personnes âgées sont à nouveau un fardeau, même si c'est avec des formules différentes ? Il ne faut certainement pas les éliminer, peut-être par une euthanasie douce, mais il faut les contrer d'une manière ou d'une autre car leur présence réduit la vitalité du système. Pourquoi tout cela se produit-il ?

Parce que nous connaissons aujourd'hui une dimension de masse du vieillissement à laquelle nous ne sommes pas habitués ; des générations entières ont considéré pendant des siècles les personnes âgées comme des personnes à honorer, à estimer, à qui donner du pouvoir, mais, pendant tout ce temps, nous avons parlé de la personne âgée, au singulier. Ceux qui lisent le *De Senectute* de Cicéron perçoivent que le vieil homme était considéré comme la mémoire historique de la société, qu'il devait être estimé et accompagné de chez lui à la curie du Sénat parce qu'il était une personne de grande importance.

Au lieu de cela, aujourd'hui, cette dimension personnelle, presque mythique, du vieil homme sage, instruit, avec tant d'expérience, avec tant de pouvoir, est terminée. La dimension de masse des personnes âgées prévaut. Pourquoi ? La surpopulation des personnes âgées devient un phénomène de masse dans toutes les sociétés.

Il suffit de penser que depuis 1951, les Italiens ont une population de plus de 65 ans, qui était de 13 millions en 1951, et qui est aujourd'hui de presque 20 millions, soit 7 millions de personnes âgées de plus en 70 ans.

Ils représentaient alors 22 % de la société et aujourd'hui, ils en représentent plutôt 32 %. Ce qui est le plus important, c'est la rapidité de ce changement. De même, au cours des 70 dernières années, les plus de 65 ans en Italie ont augmenté de 283 %, les plus de 80 ans de 750 %, tandis que la population a augmenté de 20 %.

En général, lorsque l'on parle de démographie, l'unité de mesure est le siècle ; si un changement aussi radical se produit en quelques décennies, on comprend la pertinence de la question. Elle est importante non seulement parce qu'elle est quantitativement énorme, mais aussi parce que la vitesse rend le changement difficile à déchiffrer : aujourd'hui, en effet, il n'y a plus une vieillesse, mais il y a

beaucoup de vieilleses. Il y a ceux qui ont 65 ans, il y a ceux qui vieillissent dès qu'ils prennent leur retraite, il y a ceux qui atteignent l'âge de 90 ans, il y a les autonomes et ceux qui ne sont pas autonomes, il y a les malades et ceux qui ne sont pas malades, il y a les personnes âgées seules et celles qui restent dans une maison de retraite : la réalité de la vieillesse est extrêmement variée.

C'est pourquoi les questions à traiter sont également différentes. Aujourd'hui, les personnes qui s'occupent des personnes âgées doivent faire face au système de retraite, au système de soins, aux réalités de la maladie, au manque ou à la crise des relations interpersonnelles, etc. même les professionnels dans ce domaine sont différents.

Pendant des siècles, jusqu'à la génération de mes parents, les personnes âgées étaient sous la responsabilité de la famille, des enfants, tout au plus y avait-il une figure extérieure qui était le gériatre. Aujourd'hui, si vous regardez le monde des personnes âgées, vous verrez qu'il est rempli de nombreux opérateurs, des maisons de repos au système de retraite, en passant par tous les entrepreneurs privés qui s'adressent aux personnes âgées, jusqu'aux aides à domicile. Il y a une multiplication des médicaments, des psychothérapeutes, des kinésithérapeutes, tous font partie de ce monde. Les personnes âgées vivent dans un monde surpeuplé et, d'une certaine manière, indéchiffrable. Nous prenons tous soin des personnes âgées, chacun d'un point de vue particulier, qui est chercheur, qui est kinésithérapeute, qui est employé, qui est un fils qui doit s'occuper de la mère ou de la tante âgée. Cela génère des manières très différentes de penser les personnes âgées, mais elles ont toutes en commun que nous les reléguons dans une dimension résiduelle. Il faut en être conscient : par exemple, le fils qui aime beaucoup sa mère, qui l'aide à vivre jusqu'à l'âge de 95/100 ans, a souvent l'impression qu'on ne peut pas encore être un fils à 70 ans, même si cela arrive de plus en plus souvent. Parfois, cela peut devenir insupportable parce que nous n'avons pas le temps de prendre soin de nous-mêmes, de nos enfants, de notre femme, de nos petits-enfants et aussi de nos parents. Tout cela crée un sentiment de « résidualité » et amène à se demander pourquoi nous devons encore avoir ces personnes âgées autour de nous ?

Bien sûr, l'humanité, la culture, la tradition, la foi nous incitent à être attentifs aux personnes âgées, mais il est clair qu'une société qui vieillit si vite est une surprise et oblige chacun d'entre nous à prendre soin de quelque chose que nous n'avions pas prévu, que les générations passées n'ont pas vécu. C'est un changement si rapide que nous sommes incapables de le maîtriser.

Je voudrais maintenant parler de la dimension subjective, c'est-à-dire de la façon dont la personne âgée se conçoit elle-même. Très souvent, elle se perçoit comme un fardeau pour les autres, comme quelqu'un qui sait que quelqu'un doit s'occuper d'elle parce qu'elle ne peut le faire seule. À la question posée à des personnes de 65 ans : quand avez-vous commencé à vous sentir vieux ? 53% ont déclaré se sentir vieux lorsqu'ils ont perdu leur autonomie ; 28% ont dit que c'était au moment du décès de leur femme ou de leur mari ; 23% lorsqu'ils ont pris leur retraite ; 22% lorsqu'ils ont eu 70 ans ; 22% lorsqu'ils ont perdu leurs amis et connaissances ; 10% lorsqu'ils sont devenus grands-parents - ce qui signifie que la profession de grands-parents n'est pas très bien acceptée. Il y a donc une dimension subjective du vieillissement qui doit être prise en compte d'une manière ou d'une autre. La personne âgée est vieille lorsqu'elle se déclare vieille, mais cela se produit pour 6 ou 7 motifs différents. Un seul est objectif : la perte de l'autonomie. Tous les autres - je suis devenu grand-père, j'ai perdu des amis, ma femme est morte, etc. sont subjectifs.

Notre société est une société égocentrique, c'est-à-dire qu'elle ne pense qu'à elle-même, qui considère que tout est à moi, le temps, le travail, ma société, ma femme (au point que je peux la changer à volonté), mes enfants : tout est à moi. Mais que dit un vieil homme de lui-même : qu'est-ce qui est à moi ? Peut-il encore dire *ma* vie, *mon* avenir ?

Vous pouvez avoir 50 soignants, 50 physiothérapeutes qui vous font marcher même sans fauteuil roulant, mais si vous ne savez pas qui vous êtes, vous n'arrivez à rien. C'est pourquoi les personnes

âgées cherchent désespérément à clarifier leur rôle. Nous savons tous qu'en Italie, la vraie richesse est parmi les personnes âgées. Quatre-vingt pour cent de la richesse immobilière est entre leurs mains. On peut en dire autant des biens patrimoniaux. Dans 70 % des cas, ils aident financièrement leurs petits-enfants et leurs enfants. Ce sont des gens qui ont en quelque sorte leur propre capacité de dépense et qui, de cette façon, prétendent ne pas être un fardeau, contrairement à ce que beaucoup pensent. "Je suis quelqu'un qui possède la maison, qui se sent en sécurité derrière lui, alors que vous, les jeunes, n'avez pas la même sécurité de l'avenir. J'ai la maison que je possède, j'ai le salaire, j'ai la pension, j'ai une petite fortune qui me donne un revenu. Je ne suis pas un fardeau, mais un soutien parce que j'ai la possibilité de financer mon fils, de financer mes petits-enfants quelquefois avec de l'argent de poche".

Vous ne comprenez pas le comportement des personnes âgées si vous ne tenez pas compte de la richesse qu'elles savent avoir.

Elles continuent à accumuler, à acheter des maisons, peut-être pour leurs enfants, à faire des prêts hypothécaires que leurs petits-enfants ne pourront peut-être pas payer. Elles continuent à être la flèche de la richesse des familles italiennes. Ne l'oublions pas ! Ne considérons pas les personnes âgées comme un fardeau car en Italie, et je crois que dans toutes les sociétés développées, les personnes âgées sont celles qui ont le plus de biens, le plus de pension, la plus grande capacité de présence.

Nous parlons de personnes qui vivent longtemps, pas d'un reste de vie. Si vous allez voir la consommation, près de la moitié des personnes âgées font des voyages, deux millions et demi visitent des musées et des expositions, 2 millions vont au cinéma, 2,5 millions visitent des monuments, 1,7 million vont au théâtre, etc.

En outre, les personnes âgées aident financièrement leurs enfants et petits-enfants. Près de trois millions et demi d'entre elles s'occupent de leurs petits-enfants sur le plan logistique. 5,5 millions de personnes âgées prennent soin d'autres personnes âgées. Dieu me garde de penser que la personne âgée en Italie aujourd'hui soit un vestige ! Même les Phéniciens ne l'auraient pas fait mourir !

Ils feraient probablement cette évaluation : financièrement, il a de l'argent, il contribue au PIB, il contribue à la vie, il contribue aux autres : je ne le mets donc pas à mort. Au contraire, aujourd'hui, une culture de la résidualité de l'ancienne vie prévaut. Soyons conscients de l'agacement, surtout de quelques jeunes, de voir les personnes âgées qui restent sur la brèche, qui ont le dos couvert par leur pension, leur patrimoine, alors que nous, les jeunes, nous ne l'avons pas.

Je voudrais maintenant aborder trois aspects fondamentaux de la vie de toute personne âgée. La première est la dimension de la solitude, la fin des relations. Les personnes âgées solitaires, qui sont peut-être riches, sont peut-être encore des consommateurs, mais elles sont destinées à la solitude. Si on regarde autour de soi, on découvre qu'un de mes amis est mort, l'autre aussi, un autre a changé de ville et à la fin, je reste seul. La dimension de la solitude devient un problème fondamental des personnes âgées et ne peut être affrontée avec la bonté d'âme ; avec une visite de temps en temps. Vous lui rendez visite de temps en temps mais il n'a pas de relations dans les 7 autres jours. Il sort peut-être avec un sac à main et fait des courses, s'arrête une demi-heure de plus chez le marchand de journaux pour bavarder, mais la dimension de la solitude est très forte. La seule solution est une culture communautaire plus forte. Nous devons être conscients que dans les replis de la vie des personnes âgées, il y a un destin de solitude qui va grandir et que, si nous voulons y faire face, nous devons créer une culture communautaire. Cela nous sert à tous, mais surtout à ceux qui sont coupés de relation.

Dans une grande partie de la société italienne, il existe un désir de la rupture des relations. Cela fait 10 à 15 ans que le drapeau de l'Italien moyen est la *vaffa* ; c'est une façon de dire : "Je ne veux plus te voir, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi". Et si vous dites "*vaffa*" à tout le monde pendant 10-15 ans, alors vous vous retrouvez seul et si beaucoup de gens le font, cela crée une solitude généralisée, incroyable.

C'est le premier point : dans les replis d'une société où la longévité est massivement affirmée, les

relations sont de plus en plus instables et, si vous n'avez pas de relation, qui souffre le plus ? Ce n'est pas moi, qui prends la voiture et qui vais me promener, je vais au travail ; mais ce sont ceux qui vivent de la relation au quotidien et qui meurent sans relations.

Le deuxième aspect, également le résultat de la forte subjectivité de notre société, est le manque de but. Dans une réflexion d'il y a de nombreuses années sur le *De Senectute* de Cicéron, l'un des participants, je crois Cardinal Ravasi, a déclaré : "Écoutez, le vrai problème du vieil homme est qu'il n'a pas de fin ; peut-être qu'il a plus d'argent que de fin". Vous vieillissez bien si vous êtes fidèle à l'objet de votre travail, si vous êtes fidèle à un but, à un choix de vie. Que vous soyez prêtre ou chercheur, vous pouvez continuer jusqu'à 100 ans si vous avez ce fil, cette lame dans le temps qui vous mène : la fin que vous avez choisie. Beaucoup de personnes âgées n'ont plus de fin, c'est pourquoi il est vrai que "la retraite tue plus que le travail", car la pension marque la fin d'une tâche, la fin d'une fin ; on ne se retrouve plus avec une fin à suivre. Vous devenez un étranger dans la société parce que vous n'avez plus de but. Dans ma longue vie, je vois que c'est un élément essentiel : donner des buts à la vie des personnes âgées. Non des fins instrumentales, de jeux, de télévision, d'abonnements bizarres. Quand je vois qu'il y a tant de personnes âgées qui prennent soin d'autres personnes âgées, je pense que c'est une chose positive. Elles ont perdu le but du travail, mais elles le retrouvent dans l'engagement social, dans l'engagement politique. Maintenir l'objectif, le but de son propre être, est la meilleure façon de vieillir. Si vous n'avez pas d'objectif, vous êtes fini. Cela vaut également pour les personnes de 25 ans, mais pour une personne de 75 ans, l'alternative est la mort, car il n'y a plus rien à espérer, plus rien à défendre.

Le troisième aspect, beaucoup plus délicat, est la conception que l'on a de sa nature de créature. Précisément parce que nous sommes tous subjectifs, nous pensons que le temps et la vieillesse nous appartiennent et nous ne réalisons jamais - ou nous ne voulons pas réaliser - que nous ne sommes que des créatures de Dieu, que Dieu nous a créés et qu'il viendra nous reprendre un jour, que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes. Cette dimension est plus accentuée chez les personnes âgées et c'est un élément qui les conduit à mourir mal parce qu'elles ne se réconcilient pas avec leur propre être de créature. Cela t'identifie tout comme l'objet de ton travail identifie ta vie et la façon dont la socialisation le fait dans un groupe d'amis. "Je suis la créature du Seigneur" : si vous n'avez pas cela, vous ne pourrez jamais devenir un vieux bon. Vous aurez toujours une ombre d'égoïsme, de narcissisme individuel qui dit : moi seul sais tout sur moi et sur mon avenir. Si vous n'avez pas l'humilité profonde d'accepter que vous n'êtes même pas maître de vous-même, mais seulement la créature de Dieu, vous ne pouvez pas bien vieillir. Pratolini, un écrivain italien peu connu, disait : "La mort est l'accomplissement de la connaissance". Cela signifie deux choses : que jusqu'au moment de votre mort vous continuez à comprendre, à grandir, à vous épanouir et, deuxièmement, qu'après, si vous avez compris qui vous êtes, il y aura le complément de la connaissance de vous-même et qu'après votre connaissance peut aller aussi ailleurs. Ce mécanisme profond de la relation entre l'épanouissement et la connaissance qui se trouve dans la phrase de Pratolini se trouve dans notre vie quotidienne.

Le psaume 23 se lit comme suit

Grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie ;  
j'habiterai la maison du Seigneur pour la durée de mes jours. (traduction actuelle)

"Oui, la bonté et la fidélité seront mes compagnes  
chaque jour de ma vie,  
J'habiterai dans la maison du Seigneur  
Pour la durée de mes jours". (traduit du texte italien)

Ces mots nous font penser que, dans la mesure où la grâce du Seigneur a été une compagne fidèle dans ma vie, au moment de ma mort, je passerai dans la maison du père. L'espoir que notre être créé

que Dieu nous a donné tout au long des jours de migration – comme l'a traduit le père Davide Turollo – se réalisera dans la mort pour s'ouvrir à la maison du Père est le point sur lequel nous devons travailler : c'est la dimension la plus profonde de notre existence. Cela signifie que l'épanouissement de notre vie réside dans le Seigneur.

Le prêtre qui a été le plus proche de moi pendant tant d'années, le père Clemente Riva, aimait beaucoup la cérémonie du Vendredi Saint parce qu'il y avait la phrase à laquelle il croyait le plus, la phrase de Jésus sur la croix qui dit "tout est accompli". « Accompli » ne signifie pas que tout est vraiment fini. Non, "c'est accompli" signifie que la vie est arrivée à son accomplissement. Si nous ne comprenons pas que nous sommes des créatures destinées à avoir une nouvelle connaissance dans la maison du Père, nous n'avons rien.

Je vous remercie.